

Affaires d'Italie

Autor(en): **Cialdini / Pallavicini / Garibaldi, G.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **7 (1862)**

Heft (19): **Supplément au No 19 de la Revue Militaire Suisse**

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-347263>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

AFFAIRES D'ITALIE.

Nous avons réuni ci-dessous comme renseignements sur les dernières affaires d'Italie les principaux documents publiés, à savoir :

1° Une note circulaire du général Durando, ministre des affaires étrangères;

2° Un rapport du général Cialdini, commandant en chef des troupes royales;

3° Deux rapports du colonel Pallavicino, engagé à Aspromonte contre Garibaldi;

4° Un bulletin d'officiers garibaldiens;

5° Une lettre de Garibaldi, publiée par le *Movimento*.

Circulaire

Adressée par le général Durando, ministre des affaires étrangères, aux représentants de l'Italie à l'étranger.

Turin, le 10 septembre 1862.

MONSIEUR,

L'attitude prise par le gouvernement du roi depuis la tentative de Sarnico donnait lieu de croire que le général Garibaldi renoncerait désormais à des entreprises incompatibles avec l'ordre établi, et de nature à compromettre l'Italie dans ses rapports avec les gouvernements étrangers.

Cette attente a été déçue. Egaré par des sentiments que le respect de la loi et une appréciation plus juste de la situation auraient dû contenir, et trop accessible aux excitations d'une secte plus connue par ses victimes que par ses succès, il ne recula pas devant la perspective d'une guerre civile, et voulut se faire l'arbitre des alliances et des destinées de l'Italie.

A la faveur des souvenirs laissés en Sicile par les événements de 1860, il put réunir dans cette île des corps de volontaires; les populations, partagées entre les sympathies que devait éveiller en elles une revendication de Rome, et le regret de voir cette revendication prendre le caractère d'une révolte, ne le virent passer au milieu d'elles qu'avec inquiétude et tristesse; le parlement le désapprouvait; le roi lui-même, dont il ne cessait d'invoquer le nom, le rappelait à la soumission aux lois; tout fut inutile. Il parcourut la Sicile et entra à Catane, trouvant partout un accueil plein d'avertissements salutaires qu'il ne sut pas entendre; de Catane, enfin, il passa sur le continent avec trois mille hommes, obligeant ainsi le gouvernement du roi d'en venir à une répression immédiate et complète. C'est alors que, rejoint par un détachement de l'armée, il fut pris avec les siens.

Les faits que je viens de vous rappeler sommairement, Monsieur . . . , ne laisseront d'autre trace parmi nous qu'un souvenir douloureux: l'union des esprits, fondée sur un attachement unanime à des principes supérieurs, n'en saurait être troublée. Ils ont cependant une signification que vous ferez remarquer au gouvernement auprès duquel vous êtes accrédité. Ils sont d'abord un témoignage de la maturité politique de ces populations libres d'hier seulement, du désir que

L'Italie éprouve de voir ses destinées s'accomplir par des voies régulières, et des liens indissolubles qui unissent la nation à la monarchie constitutionnelle, expression suprême des volontés du pays. Ils sont encore une preuve nouvelle de la fidélité et de la discipline de l'armée, constante et sûre gardienne de l'indépendance nationale.

Toutefois les cabinets européens ne doivent pas se méprendre sur le sens véritable de ces événements.

La loi l'a emporté ; mais le mot d'ordre des volontaires a été cette fois, il faut le reconnaître, l'expression d'un besoin plus impérieux que jamais. La nation toute entière réclame sa capitale ; elle n'a résisté naguère à l'élan inconsidéré de Garibaldi que parce qu'elle est convaincue que le gouvernement du roi saura remplir le mandat qu'il a reçu du parlement à l'égard de Rome. Le problème a pu changer de face, mais l'urgence d'une solution n'a fait que devenir plus pressante.

En présence des secousses de plus en plus graves qui se renouvellent dans la Péninsule, les puissances comprendront combien est irrésistible le mouvement qui entraîne la nation entière vers Rome. Elles comprendront que l'Italie vient de faire un suprême et dernier effort en traitant en ennemi un homme qui avait cependant rendu de si éclatants services, et soutenu un principe qui est dans la conscience de tous les Italiens ; elles sentiront qu'en secondant sans hésitation leur souverain dans la crise qu'ils viennent de traverser, les Italiens ont entendu réunir toutes leurs forces autour du représentant légitime de leurs droits, afin que justice entière leur soit enfin rendue. Après cette victoire remportée en quelque sorte sur elle-même, l'Italie n'a plus besoin de prouver que sa cause est celle de l'ordre européen, elle a assez montré à quels sacrifices elle sait se résoudre pour tenir ses engagements, et l'Europe sait notamment qu'elle tiendra ceux qu'elle a pris et qu'elle est prête à prendre encore relativement à la liberté du St-Siège. Les puissances dès lors doivent nous aider à dissiper les préventions qui s'opposent encore à ce que l'Italie puisse trouver le repos et rassurer l'Europe.

Les nations catholiques, la France surtout, qui a si constamment travaillé à la défense des intérêts de l'Eglise dans le monde, reconnaîtront le danger de maintenir plus longtemps entre l'Italie et la papauté un antagonisme dont la seule cause réside dans le pouvoir temporel, et de laisser l'esprit de modération et de conciliation dont les populations italiennes se sont montrées animées jusqu'ici.

Un tel état de choses n'est plus tenable ; il finirait par avoir pour le gouvernement du roi des conséquences extrêmes, dont la responsabilité ne saurait peser sur nous seuls, et qui compromettraient gravement les intérêts religieux de la catholicité et la tranquillité de l'Europe.

Je vous invite, Monsieur, à donner lecture de la présente dépêche à Monsieur le ministre des affaires étrangères de . . . , et à lui en laisser copie.

Veillez agréer en même temps les nouvelles assurances de ma considération bien distinguée.

Rapport du général Cialdini.

Messine, le 2 septembre 1862.

Parti de Gènes le 24 du mois d'août dernier, à 6 heures du soir, pour la Sicile, sur la nouvelle que Garibaldi était toujours à Catane, dont il semblait ne pouvoir sortir, j'ai voulu d'abord toucher Naples, afin de m'entendre avec le général Lamarmora, et me mettre d'accord avec lui pour toutes éventualités. Le 26, au point du jour, je débarquai à Naples, et je fus aussitôt informé, par le général Lamarmora, que, contre toute attente raisonnable, Garibaldi était sorti du port de Catane sur deux vapeurs postaux français, à bord desquels il avait embarqué autant

d'hommes qu'ils en pouvaient contenir, et avait ainsi gagné la plage de Melito, où il était débarqué avec les siens.

Je n'avais en réalité d'autre mandat du gouvernement que celui de battre Garibaldi en Sicile. Ce mandat pouvait donc être considéré comme ayant pris fin, du moment où Catane, occupée par le général Ricotti, était rentrée sous le pouvoir du gouvernement et que Garibaldi se trouvait en Calabre, territoire soumis au commandement du général Lamarmora.

Toutefois la gravité des circonstances conseillait que le général Lamarmora n'abandonnât pas Naples, et s'appliquât à empêcher toute tentative d'insurrection dans la Basilicate et dans les Calabres Ultérieure II et Citérieure ; tandis qu'en même temps d'autres prendraient la direction des troupes réunies et à réunir à l'extrémité de la Calabre Ultérieure I.

J'acceptai ce second rôle, et appareillant à midi du golfe de Naples, j'arrivai à six heures le lendemain matin à Messine. Là, je m'informai de l'état des choses, des troupes et des ressources de toute espèce disponibles, et après avoir laissé les ordres opportuns je me rendis à Reggio.

J'appris là que Garibaldi avait poussé jusqu'à peu de distance de la ville, dans l'illusion de la faire insurger et de s'en emparer facilement. Mais il avait été énergiquement repoussé par le colonel Carchidio, laissant au pouvoir des nôtres une quarantaine de prisonniers, parmi lesquels quelques officiers. Le colonel Carchidio, du 32^e d'infanterie, avait déployé dans toutes les mesures qu'il avait prises, une intelligence et une fermeté hors ligne.

Il y avait à Reggio dix petits bataillons, dont deux de bersagliers, et quatre pièces de montagne amenées de Messine ; mais les mulets nécessaires pour leur transport manquaient, de sorte qu'on dut requérir quelques chevaux du pays.

L'esprit des troupes était excellent.

Quelques heures avant moi, le colonel des bersagliers Pallavicini avait atteint Reggio, et par son droit d'ancienneté, il avait pris le commandement des troupes réunies dans la ville.

Ses premières dispositions portaient l'empreinte de l'énergique résolution qui lui est naturelle.

Le connaissant depuis longtemps, je fus heureux de le trouver dans un moment aussi opportun, et je lui ordonnai tout aussitôt de partir avec une colonne de 6 ou 7 bataillons, de faire tous ses efforts pour rejoindre Garibaldi, que l'on disait campé sur le plateau d'Aspromonte, et de le poursuivre toujours sans lui donner un instant de repos, s'il cherchait à lui échapper, de l'attaquer et de le détruire s'il acceptait le combat. Prévoyant aussi la possibilité d'une victoire complète, je lui ordonnai de ne pas traiter avec lui et de n'accepter qu'une reddition à discrétion.

Il n'y avait pas lieu de croire que cette colonne seule pût obtenir les résultats obtenus. Il convenait donc de barrer à Garibaldi tout passage pour s'interner dans l'intérieur des Calabres Ultérieure II et Citérieure ; il convenait de former et de mettre en mouvement d'autres colonnes qui eussent agi sur un terrain restreint, parce qu'elles auraient ainsi les plus grandes chances de le rencontrer et de le détruire. Garibaldi, occupant le sommet d'Aspromonte et envoyant de petites bandes sur les plages environnantes, cherchait probablement à soulever le pays, à renouer des intelligences, à accumuler des ressources en hommes, vivres, munitions, bêtes de somme, et épiait le moment de pouvoir se jeter sur Reggio ou sur Catanzaro, selon les avis qu'il recevrait. Cette halte prolongée nous donna le temps de préparer un double système de défense et d'attaque qui devait l'écraser. Se conformant à mes dépêches, le général Lamarmora dirigeait sur le Pizzo les troupes arrivées de Gênes et de Naples.

Le général Revel, envoyé par moi subitement, avec deux bataillons, au Pizzo,

prenait, selon les ordres reçus, une forte position à Nicastro et Tiriolo, faisant, en outre, fortifier ce dernier point, qui est très important.

De Catane on fit partir, par dépêche télégraphique, deux bataillons pour occuper Catanzaro, qui devait être ensuite renforcé par le général Revel. On obtenait ainsi, dans la partie la plus étroite de la Péninsule, une robuste ligne appuyée à deux golfes, dans chacun desquels la flotte envoyait une frégate, c'est-à-dire le golfe de Sant'Eufemia et celui de Squillace.

De cette base solide devaient marcher contre Garibaldi deux colonnes au moins, tandis que le lieutenant-général Vialardi, établi à Monteleone avec des forces suffisantes, reçut l'ordre d'en faire avancer une partie jusqu'à la plaine de Gioja, pour agir ensuite suivant les nouvelles et les instructions qu'il recevrait.

Désirant toutefois en finir au plus tôt, et afin de masser dans cet espace étroit le plus de forces possibles, pendant la journée même de mon arrivée à Messine, le 27, je me rendis à Catane où j'arrivai le soir même. Les informations qui me furent données par le général Ricotti sur les forces dont il disposait et sur la situation de cette province, m'apprirent que je pouvais en tirer sans danger au moins quatre bataillons, pour les faire débarquer où il conviendrait le mieux, et selon les nouvelles que je recevrais à mon tour à Reggio, où j'arrivai le lendemain matin, le 28, au point du jour.

Garibaldi occupait toujours Aspromonte ; mais les bandes poussées par lui à l'entour, sur un rayon de quelques heures de distance, alarmaient le pays et donnaient à croire qu'il était en même temps dans plusieurs lieux. De la colonne Pallavicini, partie le jour précédent, à 4 heures de l'après-midi, je n'avais d'autres nouvelles, sinon qu'elle avait rejoint en route un parti de garibaldiens, et qu'elle en avait fait prisonniers une centaine, dirigés sous escorte à Reggio.

Tandis que je prenais ces dispositions et que j'avertissais le général Lamarmora de suspendre l'envoi de plus grandes forces au Pizzo, celui-ci, si je ne me trompe, disposait des troupes en échelons depuis Cosenza jusqu'à Castrovillari et Potenza, et pourvoyait sur terre et sur mer à la sécurité de Salerne, où Nicotera a beaucoup d'adhérents et où on savait que Garibaldi dirigeait ses vues.

Je passai ensuite, dans la même journée du 28, à Messine, afin de m'occuper de l'état de l'île. En même temps parvenait l'avis de l'arrivée à Palerme du général Brignone, auquel je déléguai mes pouvoirs extraordinaires, afin de rester libre de veiller exclusivement aux opérations militaires.

Tous les adhérents de Garibaldi n'avaient pu s'embarquer sur les deux vapeurs français qui les transportaient en Calabre ; sept cents et plus demeuraient prisonniers du général Ricotti, à Catane ; quelques centaines avaient été imprudemment renvoyés dans leurs foyers avec feuilles de routes, et, en outre, un certain major Tresselli errait à la tête d'une bande dont la force, à ce que l'on disait de divers côtés, semblait s'élever à huit ou neuf cents hommes.

Il fut donc nécessaire de concerter la poursuite de cette bande, en lançant sur ses traces les troupes de Catane et celles en petit nombre qui étaient disponibles à Messine, l'état des esprits dans cette ville ne permettant pas d'en trop éloigner les forces.

Il parut prudent ensuite de débarrasser Catane du trop grand nombre de ses prisonniers, et cinq cents d'entre eux furent embarqués et dirigés vers la Spezia.

Dans le port de Messine arrivaient les quatre bataillons tirés de Catane, que je voulais tenir à bord, dans l'attente des nouvelles, pour les avoir toujours sous la main et prêts à être transportés et débarqués où besoin serait.

Dans la nuit du 29 au 30, il m'arrivait de Reggio par un télégramme un rapport succinct du colonel Pallavicini, qui m'apprenait le résultat extraordinaire et complet obtenu par lui.

Le général d'armée,
CIALDINI.

Rapport sur le fait d'armes du 29 août.

Reggio, 1^{er} septembre 1862.

Conformément aux instructions qui m'avaient été adressées par V. Exc., le 28 août, je partais de Reggio à une heure après midi, avec une colonne composée de 5 bataillons d'infanterie de ligne, et de deux bataillons de bersagliers, le 6^e et le 25^e.

Je pris la route qui, le long de la mer, conduit à Gallico, et, de là, je suivis le lit du fleuve qui porte le même nom, jusqu'à deux milles de distance du petit village de Padargoni, où, surpris par la chute du jour, je campai pour y passer la nuit.

Au matin du 29, je partis de bonne heure en me dirigeant sur St-Stefano, où j'arrivai à 8 heures et demie du matin. Là, par suite des informations exactes que je pris, je sus que le général Garibaldi avait campé dans la nuit, avec les siens, sur le plateau d'Aspromonte ; j'ordonnai de poursuivre la marche jusqu'à peu de distance de ce plateau, et avant d'aller plus loin, je fis reposer quelque peu les troupes, excessivement fatiguées par une longue marche dans les sentiers abruptes. En attendant, je sus que, seulement deux heures auparavant, le général Garibaldi était encore campé au pied du plateau d'Aspromonte, et je vis que par deux sentiers on pouvait descendre vers son camp.

Je divisai alors la troupe en deux colonnes commandées, celle de droite par le lieutenant-colonel chevalier Parrochia, avec laquelle je me portai moi-même, et celle de gauche par le colonel du 4^e régiment, chevalier Eberhardt. Les deux colonnes débouchèrent en même temps en vue du campement des garibaldiens, déjà abandonné par eux, attendu qu'ils avaient pris position sur la crête d'une colline escarpée, au levant du plateau d'Aspromonte. J'envoyai alors aussitôt ordre au commandant de la colonne de gauche d'attaquer le front des garibaldiens, tandis que, faisant revenir en arrière la colonne de droite, je la lançai, par un mouvement rapide, à attaquer le flanc gauche et les derrières des rebelles, afin de leur couper toute retraite ; en même temps, avec un bataillon, je faisais occuper le débouché de la vallée, par laquelle ils pouvaient regagner le plateau.

La colonne de gauche, avec le 6^e bataillon des bersagliers en tête, et après un feu vif, emporta la position à la baïonnette, aux cris de : *Vive le roi ! vive l'Italie !* tandis que le côté gauche était aussi attaqué par les nôtres.

Le général Garibaldi et son fils Menotti ayant été blessés, et les révoltés étant cernés de tous côtés, toute résistance devint inutile ; alors les garibaldiens donnèrent le signal de cesser le feu, et l'on en vint aux négociations, dont le résultat est déjà connu de V. Exc.

Je suis heureux de pouvoir vous notifier que tous les officiers se sont distingués dans ce fait par leur zèle et par leur courage, et que tous les soldats des diverses provinces de l'Italie, indistinctement, ont rivalisé de valeur et de discipline.

Je ne puis passer sous silence que, durant la première attaque, une résistance énergique a été opposée par nos adversaires, et je n'ai pu m'empêcher de déplorer que cette bravoure fût déployée contre le pouvoir légitimement constitué et contre les intérêts de la patrie.

Le major général,

PALLAVICINI.

Rapport particulier.

Reggio, 1^{er} septembre.

Après avoir exposé à votre excellence la partie militaire de la journée du 29 août, je vais maintenant vous faire connaître certaines circonstances et certains renseignements détaillés qui peuvent avoir quelque rapport avec la partie politique.

Avant tout, je ne puis passer sous silence que les révoltés n'eurent pas plutôt donné le signal de cesser le feu, que j'envoyai mon chef d'état-major sommer, au nom du roi, Garibaldi de se rendre. Celui-ci, irrité, répondit qu'il ne se rendrait jamais et saisit son revolver; mais, retenu par un des siens qui l'entouraient, il ordonna qu'on désarmât et gardât prisonnier mon parlementaire. Il en fut de même de M. Giolitti, major du 6^e bataillon des bersagliers, qui se rendit auprès du général blessé, sur l'invitation même des garibaldiens, pour conférer avec lui. Grâce à l'intervention de ceux qui suivaient Garibaldi, et spécialement de MM. Nullo et Corte, on rendit à tous les deux leurs armes et on les laissa libres avant que moi-même j'allasse parlementer avec Garibaldi.

Invité par ce dernier à aller conférer avec lui, je m'y rendis. Aussitôt que je fus arrivé, MM. Corte, Guastalla et Nullo me demandèrent, au nom de Garibaldi, de proposer des conditions. Je répondis que je n'avais d'autres instructions que celles-ci : attaquer, battre Garibaldi et le faire prisonnier : que je n'avais pas d'autres conditions à lui offrir.

A la prière de MM. Nullo et Corte, de vouloir bien taire la rencontre qui avait eu lieu, afin de cacher à l'Europe le scandale d'une lutte civile, je répondis que cela était impossible, parce qu'il y avait trop de témoins du fait, et que les blessés en étaient une preuve trop évidente.

M'étant ensuite rendu auprès de Garibaldi blessé, celui-ci ne témoigna de ressentiment envers personne, au contraire, il évita toujours d'aborder tout sujet ayant trait à la politique et ne manifesta à l'égard du gouvernement ni haine ni opposition. Il adhéra tacitement aux conditions que je proposais, et demanda qu'il lui fût permis de s'embarquer sur un navire anglais et de s'expatrier. Je répondis que je demanderais et attendrais des instructions à ce sujet.

M'ayant demandé ce que l'on ferait des prisonniers, je dis que je n'étais pas le dépositaire des instructions du gouvernement, mais que, dans mon opinion personnelle, le gouvernement, après les avoir fait conduire à Messine, les ferait peut-être mettre en liberté dans les vingt-quatre heures, pour ne pas les avoir à sa charge.

On convint de la reddition sans conditions. Le général fut transporté, entouré de son état-major et d'un grand nombre des siens, sous l'escorte du 25^e bataillon de bersagliers, à une cascina dite de la *Marchesina*, où il passa la nuit. Le lendemain il fut conduit à Scylla, où je l'avais précédé, et où je lui communiquai l'ordre du gouvernement de le faire embarquer sur le *Duca di-Genova*. Il me reprocha presque de n'avoir pas tenu la promesse de le laisser s'embarquer sur un navire anglais, et me rappela celle de laisser libres les siens dans 24 heures.

Je dus alors répliquer avec une certaine vivacité que je n'avais rien promis au nom du gouvernement; que, relativement à l'embarquement, j'avais dit que j'en référerais au ministère, dont je lui communiquais en ce moment la réponse; qu'en ce qui concerne l'avenir des prisonniers, je n'avais exprimé qu'une opinion personnelle qui n'engageait point le gouvernement, qui ne m'avait pas donné d'instructions à ce sujet. On me répondit alors qu'à l'occasion j'eusse à attester l'expression de cet espoir, ce à quoi je ne me refusai pas, puisqu'il s'agissait d'une opinion qui m'était personnelle.

Du reste, comme je l'ai dit plus haut, le général Garibaldi garda toujours le silence ; il ne le rompit que pour adresser ces mots à une partie de la population de Scylla qui se trouvait sur son passage : « Ne reconnaissez-vous plus votre général ? » Aucun cri ne répondit à cet appel.

Le général Garibaldi insista auprès de moi pour que je recommandasse particulièrement au gouvernement la cause des déserteurs de l'armée. Je le lui promis, mais j'ajoutai que je comptais peu sur le succès, parce que je connaissais les instructions sévères données à cet égard.

Des documents que vous m'avez demandés, je ne puis vous transmettre que les deux ci-joints, n'en ayant pas trouvé d'autres d'une plus grande importance. On en pourra peut-être découvrir de plus importants dans les mains des officiers de l'état-major du général Garibaldi, que je n'ai pas fait fouiller. D'après les informations prises, d'autres auraient été déchirés sur les lieux au moment où l'on traitait de la reddition. Quelques recherches qui aient été faites, on n'a pas trouvé d'argent ; seulement chacun en était bien pourvu. J'ai su ensuite que dans la cascina où le général Garibaldi passa la nuit, on a fait, pendant la nuit, une distribution considérable d'argent à tous ceux qui, au nombre d'environ 150, se trouvaient avec lui.

On demanda à divers volontaires pourquoi ils avaient persisté à rester avec Garibaldi après la proclamation du roi. Un grand nombre d'entre eux répondirent qu'ils ignoraient complètement son existence, parce qu'on la leur avait tenue cachée ; d'autres assurèrent qu'ils avaient cru que tout était combiné avec le gouvernement ; quelques-uns dirent que Garibaldi les avait trompés et que, depuis deux jours ils s'étaient aperçus du stratagème.

On a pris aux garibaldiens trois drapeaux ; aucun d'eux n'avait l'écusson de Savoie ni la cravate bleue. Au milieu de l'un on lisait la devise : *Italie et Victor-Emmanuel*.

MM. Nicotera, Nissori et Miceli ont quitté Garibaldi le 28, peut-être pour préparer un mouvement dans la province. J'ai su qu'hier Nicotera et Miceli se trouvaient à Bagnara. J'ai ordonné leur arrestation, mais on ne les a pas encore trouvés.

Je fais déposer les armes prises à Reggio près du commandant local de l'artillerie, en attendant des ordres à ce sujet.

Le major général,

PALLAVICINI.

A S. Exc. le général d'armée Enrico Cialdini. — Messine.

Bulletin d'officiers garibaldiens.

31 août. — A bord de la pyro-frégate *Duc-de-Gènes*,
partie de Scylla (Calabre) hier, à quatre heures.

La colonne commandée par le général Garibaldi fut contrainte, par les conditions dans lesquelles elle se trouvait et par la difficulté du trajet maritime, de laisser en arrière une bonne partie de son monde. Elle perdit beaucoup d'hommes encore, exténués par la faim, par la fatigue, par les marches longues et désastreuses.

Le soir du 28 août 1862, elle se réunissait et campait sur les plateaux d'Aspromonte, au nord-est de Reggio, en Calabre, et précisément dans le lieu désigné sous le nom : les Forestali.

La force de la colonne était réduite à environ 1,500 hommes.

Garibaldi avait établi son quartier-général dans une chambre très étroite de l'une des deux chaumières qui s'élèvent au milieu de cette vaste plaine.

La nuit du 28 au 29 fut froide et pluvieuse ; à de longs intervalles la pluie tomba à flots, accompagnée de fortes rafales.

Les volontaires pouvaient à grand-peine entretenir les feux qu'ils avaient allumés avec beaucoup de peine.

Dans la soirée du 28 et la matinée du 29, on distribua quelques maigres rations, arrivées des pays circonvoisins.

Pressés comme nous l'étions par les troupes régulières, la colonne était trop nombreuse encore pour pouvoir parcourir, comme il était nécessaire pour éviter une rencontre avec les troupes, les sentiers de la montagne et les lits des torrents ; elle était trop nombreuse aussi pour pouvoir se procurer le strict nécessaire dans les villages petits, rares et pauvres, presque tous occupés déjà par ceux qui nous poursuivaient.

Le général Garibaldi avait déjà résolu de diviser la colonne en deux, pour arriver au même but en suivant des voies diverses.

Cependant les troupes régulières étaient arrivées le 28 à Arci, tandis qu'une partie des volontaires se trouvaient encore à Pedargoni et à Santo-Stefano.

Nous étions séparés par une marche ou deux tout au plus. Les troupes arrivaient dans un pays lorsque les volontaires en sortaient ; quelquefois des corps détachés nous rejoignaient et alors on avait l'air de faire des prisonniers.... de guerre. De quelle guerre ? personne n'avait combattu.

Les volontaires avaient des ordres exprès et formels de ne pas attaquer, de ne pas se défendre, de marcher rapidement : rien de plus.

Le 29 août, avant midi, le général fit lever le camp des Forestali d'Aspromonte. Les troupes étaient arrivées depuis le soir à Santo-Stefano. Elles n'avaient plus que deux heures environ à marcher pour gagner le même plateau que nous occupions.

Toujours dans l'intention d'éviter une rencontre avec les troupes, le général donna l'ordre de passer un petit cours d'eau et de marcher au nord vers la colline.

Nous nous arrêtâmes à mi-côte, et précisément sur le point où commence une épaisse forêt de pins.

Arrivée là, la colonne fit front aux troupes qui déjà marchaient vers nous et commençaient à paraître sur les hauteurs en face.

Nous ne laissâmes point d'avant-postes.

Les deux maisons de Forestali ne furent point occupées.

Nous nous engageâmes dans la forêt.

Il était donc plus qu'évident que l'intention de Garibaldi n'était point de com-

battre; qu'il voulait, au contraire, comme toujours, empêcher cette fois encore une rencontre avec les troupes.

Garibaldi se tenait au centre de la partie de la côte qu'occupait notre colonne.

Il envoyait des officiers sur toute l'étendue de notre front pour renouveler les ordres formels de ne pas faire feu, et il observait de tous côtés avec sa longue-vue.

Les troupes avançaient toujours, les bersagliers en tête, au pas de course, la ligne derrière.

Elles se déployaient sans cesse du centre vers la droite et la gauche; et, sans interrompre la marche de front, elles montraient clairement l'intention de nous envelopper. Nous savions même qu'une colonne, poussant en avant de leur droite, tendait, par les hauteurs, à se porter sur nos derrières.

Les premières lignes de bersagliers étaient déjà arrivées à portée de tir; déjà elles s'étaient postées.

Toute la colonne observait en silence.

Nombre des nôtres, et des plus vaillants, déterminés à ne pas combattre, s'étaient avancés dans la forêt.

Pas un cri, pas un coup de fusil. Seul, le général, qui se tenait debout et observait, son ample manteau gris-clair doublé de rouge rejeté sur les épaules, se retournait de temps à autre pour redire: « Ne faites pas feu! » Les officiers répétaient l'ordre: « Ne faites pas feu! »

Mais les ordres de nous attaquer aux commandants des troupes étaient au contraire positifs.

Les bersagliers engagent le feu. Ils s'avancent.

Nulle intimation préventive ne fut transmise.

Nul parlementaire ne fut envoyé.

La fusillade devient de plus en plus vive. Nous entendons le sifflement bien connu des balles qui passent à travers les touffes de buissons et vont autour de nous se loger dans les arbres.

Malheureusement quelques jeunes gens imprudents ne savent pas résister à l'entraînement, nouveau pour eux, de ce jeu terrible, et répondent par des coups de fusil rares et inexpérimentés, et qui pourtant coûtent du sang. Les autres ne bougent pas. Ceux qui sont debout demeurent debout; ceux qui sont assis demeurent assis.

Toutes les trompettes sans exception sonnent le signal pour faire cesser le feu. Tous les officiers donnent de la voix le même ordre. Telle est la réponse que nous envoyons à la troupe, qui sonne le pas de charge en l'accompagnant d'un feu bien nourri.

Le général, immobile, debout au milieu d'une épaisse pluie de balles, continue de crier: « Ne faites pas feu! » A ce moment deux balles le frappent: l'une morte, à la cuisse gauche; l'autre, dans toute sa force, au cou-de-pied de la jambe droite.

La blessure de la cuisse est légère; celle du pied est grave et compliquée. (Au présent document est joint le rapport des médecins.)

Garibaldi, au moment où il fut blessé, non-seulement resta debout, mais se redressa avec majesté (*si atteggiò maestosamente*). Il se découvrit, et agitant en l'air son chapeau de la main gauche, il cria à plusieurs reprises: *Vive l'Italie! ne faites pas feu!*

Quelques officiers, ceux qui se trouvaient le plus près de lui, le transportèrent et le pansèrent au pied d'un arbre. Là, avec son calme ordinaire, il continua de donner des ordres. Les plus précis furent toujours ceux-ci: « Laissez-les approcher. — Ne faites pas feu. »

Sur toute notre ligne le feu avait cessé.

Au bout de peu de temps, on amène Menotti, qui avait été atteint aussi d'une

balle morte dans le gras de la jambe gauche, d'où il est résulté une contusion fort douloureuse ; il ne peut se tenir debout. Le père et le fils sont établis tous deux sous le même arbre.

Autour du général se forme un cercle d'officiers et de soldats. Il allume un cigare et se met à fumer. Il réplique à tous : « Ne combattez pas. »

Les soldats interrogent de la voix et du regard les officiers. La réponse est de la part de tous la même : « Ne combattez pas. »

Les trompettes aussi continuent de sonner : « halte ! » et « cessez le feu ! » non plus pour nous, mais pour les troupes qui s'avancent toujours en faisant feu, et qui déjà sont arrivées.

Volontaires, bersagliers et troupes de ligne se trouvent à un certain moment confondus les uns avec les autres.

Depuis le premier coup de fusil jusqu'à cette scène de confusion, un quart-d'heure à peine s'est écoulé.

Et la confusion est surtout accrue par un spectacle digne d'attirer l'attention.

Des amis, des frères, des cousins, des connaissances, des compagnons de récentes batailles, livrées pour le salut de la patrie, se rencontrent et se reconnaissent. Les uns portent la chemise rouge, les autres l'uniforme régulier. C'est un échange prolongé d'embrassements, de poignées de mains et de saluts, mêlés à de réciproques et sévères reproches. Mais les plus sévères partent des chemises rouges, qui à grands cris protestent et déclarent ne vouloir que Rome.

On entend des discussions entre officiers et officiers, entre soldats et soldats, discussions dont le caractère est bien plutôt politique que militaire.

Les cris de *vive l'armée italienne!* retentissent souvent parmi les nôtres et sont accueillis par les uns avec indifférence, par les autres avec abattement.

Un lieutenant d'état-major se jette plus avant que les autres ; il est conduit en présence du général, qui le regarde et lui ordonne de déposer son épée.

Le lieutenant obéit, mais il fait observer qu'il est venu comme parlementaire.

Mais pourquoi n'est-il pas venu plus tôt ?

Le général, d'un air grave et digne, lui parle à peu près en ces termes :

« Je sais depuis trente ans et mieux que vous ce que c'est que la guerre ; apprenez que les parlementaires ne se présentent point de cette façon. »

D'autres officiers de bersagliers et de la ligne sont conduits vers l'arbre sous lequel est assis le général ; il ordonne qu'on leur enlève leur épée ; mais après quelque temps il donne l'ordre qu'elle soit rendue à tous, et l'ordre est exécuté.

Tout cela se passe en un temps très court et pendant que les médecins examinent et bandent les blessures du général, qui continue de fumer. Il insiste pour qu'on les tienne continuellement mouillées, et on apporte de l'eau d'une source voisine.

Il demande à plusieurs reprises aux médecins s'il y a lieu à amputation, et, dans ce cas, de ne pas hésiter, de l'opérer immédiatement. Les médecins répondent que l'amputation n'est pas indiquée.

Le général charge ensuite son chef d'état-major de faire appeler le commandant du corps d'attaque.

On expédie à cet effet le lieutenant d'état-major arrivé tout d'abord, qui part et qui revient, après vingt minutes, avec le colonel Pallavicino.

Les instructions du général Garibaldi sont de traiter, parce que nous ne voulons pas combattre l'armée italienne.

Le colonel Pallavicino, qui rencontre, lui aussi, d'anciennes connaissances, déclare, en premier lieu, qu'il a reçu des ordres positifs d'attaquer, de quelque façon, en quelque endroit que ce fût. Il demande si nous reconnaissons le roi ; nous répondons qu'il n'est pas besoin de déclarations, qu'il suffit du dernier écrit, daté de Catane.

Le colonel Pallavicino en vient à parler de reddition. Nous répondons qu'il ne peut être question de reddition, puisqu'il n'y a pas eu de combat ; que les assaillis n'ont pas riposté aux assaillants ; qu'il n'y a pas eu de défense opposée à l'attaque. Les quelques morts et blessés de la troupe régulière doivent être imputés à l'erreur d'un moment.

Le colonel Pallavicino fut conduit auprès du général ; il se présenta la tête nue et s'exprima en termes respectueux. Peu après il s'éloigna et quelques officiers de l'état-major du général Garibaldi allèrent lui proposer le désarmement de la colonne. Désarmée, elle serait confiée à l'escorte de ses troupes, et spécialement recommandée à lui.

Pallavicino répondit que, suivant son opinion, tous seraient renvoyés chez eux après vingt-quatre heures.

Il fut convenu :

Que le général Garibaldi, avec une suite d'officiers dont il ferait présenter la liste, et auxquels serait laissée leur épée, se transporterait à Scylla ;

Que le long de la route il pourrait s'arrêter où bon lui semblerait pour se reposer et panser ses blessures ;

Qu'à Scylla il demanderait un navire anglais, à bord duquel il monterait avec les siens ;

Que le convoi serait escorté à distance par un bataillon de bersagliers.

Quant à l'embarquement sur un navire anglais, le colonel Pallavicino déclara qu'il n'avait, pour son compte, rien à y objecter, mais qu'il était obligé de demander sur ce point des instructions au gouvernement.

Le corps de troupes qui nous assaillit se composait :

Du 4^e régiment, commandé par le colonel Eberhardt, présent ;

Du 4^e bataillon du 29^e régiment ;

Du 4^e bataillon du 57^e régiment ;

Du 6^e bataillon bersagliers ;

De 2 compagnies du 25^e bersagliers, commandant Pinelli Macedonio, présent ;

Commandant en chef du corps, le colonel marquis Pallavicino de Priola.

De la province de Cantazaro, nous avons été informés que 25 à 30.000 hommes marchaient de notre côté, nouvelle confirmée ensuite par le même Pallavicino.

Plusieurs navires de guerre et de commerce se trouvaient à Scylla.

Le général Cialdini était à Reggio.

Le contre-amiral Albin commandait la flotte.

Les morts sont, de part et d'autre, en très petit nombre ; il en est de même des blessés.

Quant à des désarmements, accompagnés, dans les premiers instants de confusion, d'actes et de paroles brutales, il est trop vrai qu'il y en a eu. Nous en sommes affligés, surtout pour ceux qui les ont commis. Nous ne pouvons ni ne voulons les enregistrer avec détail, les considérant comme inspirés par des sentiments tout à fait individuels.

Presque tous les bagages ont été égarés ; il est vrai que personne ne songeait à les garder ; il est également vrai que l'on a fait rendre quelques bourses ; que le colonel Pallavicino a pris sur lui en ce qui le concerne, de faire rechercher les objets qui manqueraient, et qu'il prit sur l'heure même des dispositions à cet effet.

Dè notre côté, nous avons fait rendre une carabine qui avait été enlevée à un bersaglier.

Nous avons dit déjà que les épées que l'on avait fait déposer à quelques officiers furent remises.

Le désarmement s'effectua.

Le soir venait.

Nous improvisâmes une litière pour transporter le général. Ce transport devait

être la triste charge des officiers et des soldats qui l'accompagnaient ; et bien que ceux-ci fussent en plus grand nombre que ceux portés sur la liste, il ne fut pas soulevé de difficultés.

Les bersagliers, commandés par le major Pinelli, fermaient la marche.

Par un chemin pénible et plein d'accidents, après une heure de marche environ, nous arrivâmes à un endroit où avaient été réunis des blessés.

On demanda au général s'il désirait s'arrêter là pour la nuit.

Il répondit qu'il préférerait aller plus avant, jusque dans quelque cabane ou quelque grange, afin de pouvoir demeurer seul.

Une bonne traite plus loin et à notre droite, un peu plus au nord, nous devions trouver et nous trouvâmes en effet la cabane du pâtre Vincenzo, ancienne connaissance de quelques-uns d'entre nous, qui avaient passé des premiers en Calabre, au mois d'août 1860.

Nous reprîmes notre route. Cette seconde partie du trajet fut plus longue et plus pénible encore que la première.

Les secousses produites par les sinuosités et les inégalités de la route étaient pour nous autant de douleurs, en ce qu'elles nous faisaient songer aux douleurs qu'elles devaient occasionner au général.

Nous n'entendîmes de lui pas un gémissement, pas une plainte.

Nous envoyâmes en avant, pour plus de certitude, des éclaireurs qui firent allumer des feux pour guider la marche du convoi.

Ceux qui avaient pris les devants et arrivèrent les premiers dressèrent, du mieux qu'ils purent, un lit avec de la paille et des capotes.

Le convoi atteignit la cabane après 5 heures et plus de marche.

La nuit était avancée, la lune brillait tristement. Le silence était profond, interrompu seulement de temps à autre par les longs aboiements des chiens de bergers. Aussitôt arrivés, nous fîmes préparer de l'eau pour laver les blessures.

Nous fîmes également faire du bouillon avec de la viande de chèvre, la seule que l'on pût avoir. Les médecins se mirent à leur tâche. Il était déjà minuit.

Au jour, nous tâchâmes d'organiser une litière plus commode et plus solide.

A six heures du matin, nous nous mîmes en route pour Scylla.

Il est inutile de parler de nouveau et longuement du chemin. Nous marchâmes presque continuellement de roc en roc, en longeant des précipices.

Arrivés à un groupe de maisons qui porte le nom de St-Angelo, nous décidons de nous arrêter une demi-heure, afin de laisser reposer le général.

Les médecins renouvellent les bandes et les lotions. Nous préparons et nous faisons prendre au général une gorgée de bouillon. Il sourit et nous remercie.

Quand le soleil commença à se faire sentir, nous lui fîmes une sorte de parasol avec des rameaux de laurier.

Enfin, à 2 heures après midi, nous arrivâmes au bourg de Scylla.

Nous croyions trouver toute prête, dans la partie supérieure du bourg, une maison où nous pouvions déposer le général et où il pût prendre quelque repos. Il n'en fut pas ainsi, et l'on nous dit que la maison avait été préparée dans la partie basse, sur la plage même.

Le colonel Pallavicino s'était rendu à Scylla dès le jour précédent (29). Il vint à notre rencontre. Nous sûmes de lui que les instructions reçues du gouvernement étaient très sévères.

Le langage tenu la veille par le colonel faisait ressortir davantage encore la brutale sévérité des dispositions gouvernementales.

On ne consentait pas à laisser le général s'embarquer sur un navire anglais.

On ne consentait pas à le laisser accompagner par les officiers dont il avait donné la liste le jour précédent.

Quand le général apprit cela, il n'en montra aucun étonnement. Il dit seulement et avec douceur à ses officiers : « Ah ! vous m'avez trompé ! »

Les dispositions gouvernementales étaient :

Que le général Garibaldi s'embarquât à bord de la pyro-frégate *Duc-de-Gênes* avec son fils.

Qu'il ne pût être accompagné que de dix de ses officiers.

On demanda en plus quelques ordonnances.

Le général ne voulut point se reposer dans la maison qui avait été préparée pour lui. Il préféra s'embarquer aussitôt.

La pyro-frégate était prête pour le départ.

On donne avis d'envoyer les barques ; nous les attendons, et en attendant nous déposons la civière qui porte le général sur une grande barque tirée jusque sur la plage.

Le convoi demeure enfermé entre les bersagliers et la mer.

Après 20 minutes, les deux barques arrivent ; les marins sont tous armés comme devant l'ennemi.

Nous nous embarquons et nous nous dirigeons vers le navire qui nous est destiné. Nous passons devant le vapeur *Etoile-Italie*. Sur le pont se tenaient, en uniforme militaire, le général Cialdini, le contre-amiral Albini et divers autres officiers supérieurs.

Personne ne salue. Nous passons outre sans saluer....

On laisse aller librement la barque qui porte le général Garibaldi.

Le contre-amiral Albini fait arrêter la seconde.

Il avait semblé peut-être à ces messieurs qu'il y avait deux ordonnances de plus que le nombre convenu, et le contre-amiral Albini en personne était venu derrière nous dans une troisième barque, pour ordonner fort brusquement, au nom du général Cialdini, qu'on les fit descendre.

Un contre-amiral était venu tout exprès porter, de la part d'un général, des ordres si importants !

Nous répondîmes que les façons rigoureuses n'étaient pas de mise, attendu que si nous étions montés en barques, nous y étions montés pleinement en règle, c'est-à-dire sur l'appel de nos noms.

Le contre-amiral répliqua qu'il devait faire exécuter les ordres du général Cialdini.

On fit descendre les deux ordonnances dans une quatrième barque qui devait les conduire à terre.

La barque qui portait le général fut posée sur un palan, lequel, suspendu à des cordes, fut élevé dans l'espace jusque par-dessus le niveau du couvert de la frégate, à une certaine distance de celle-ci ; puis on le fit descendre, approcher et passer sous le couvert.

Le général se tenait assis sur la civière, se tenant par les mains à une corde, la tête haute, et donnant lui-même quelques ordres pour régler la triste manœuvre. Les marins le regardaient étonnés et comme en admiration.

Un instant plus tard, nous étions tous à bord.

Le général a avec lui :

Les trois médecins Albanesi, Basile et Ripari ; son fils Menotti ;

Son ami Basso ;

Les officiers Bruzzesi, Bideschini, Corte, Cattabene, Cairoli, Frigyesy (Hongrois), Guastalla, Mancini, Malato, Nullo.

Quelques minutes après que nous fûmes à bord, arrivèrent les deux ordonnances renvoyés. Ces deux jeunes gens ayant fait observer que le colonel Pallavicino ne s'était pas opposé à leur embarquement, le général Cialdini daigna le leur permettre à son tour.

Notre séparation d'avec nos amis fut touchante. Tous se découvrirent en criant :
Vive Garibaldi ! à Rome ! à Rome !

Le général saluait avec la main.

Nous nous rendîmes à bord. Nos amis furent conduits dans le château de Scylla. On nous dit que c'était seulement pour une heure ; après, ils devaient être embarqués aussi. Pour quelle destination ? Nous verrons.

A bord du *Duc-de-Gènes*, nous sommes traités avec la plus exquise courtoisie. Où allons-nous ?

A la Spezzia, nous dit-on.

Et après ?

Il y a des plis du gouvernement cachetés, contenant, nous dit-on, des instructions qui nous regardent.

Signé sur l'original : BRUZZESI. — BIDESCHINI. — CORTE. — CATTABENE. — CAIROLI. — GUASTALLA. — MANCI. — RIPARI. — NULLO. — ALBANESE. — TURILLO. — MALATO. — BASILE. — FRIGYESY. — BASSO.

Lettre de Garibaldi.

A bord du *Duc-de-Gènes*, le 1^{er} septembre.

« Ils avaient soif de sang et moi je voulais l'épargner ! non le pauvre soldat qui obéit, mais les hommes de la coterie, qui ne peuvent pardonner à la révolution d'être la révolution (ce qui trouble leurs digestions conservatrices), et d'avoir contribué, elle aussi, à reconstituer notre famille italienne.

Oui, ils avaient soif de sang, et je m'en aperçus avec douleur, et je m'appliquai en conséquence à donner tous mes soins pour que celui de nos assaillants ne fût pas versé.

Je parcourais le front de notre ligne en criant qu'on ne fit pas feu, et du centre à la gauche, où ma voix et celle de mes aides-de-camp pouvaient être entendues, il ne partit pas un seul coup. Il n'en fut pas ainsi du côté de l'attaque. Arrivés à deux cent mètres, ils commencèrent une fusillade d'enfer, et le parti de bersaglieri qui se trouvaient en face de moi, dirigeant contre moi leurs coups, me frappèrent de deux balles : une à la cuisse gauche, non gravement, l'autre à la malléole du pied droit, en me faisant une blessure grave.

Comme tout cela arrivait au début du conflit, et que j'avais été transporté à la lisière du bois après avoir été blessé, — je ne pus plus rien voir, une foule épaisse s'étant formée autour de moi pendant qu'on me pansait. J'ai cependant la conscience de pouvoir assurer que jusqu'à la fin de la ligne qui était à ma portée et à celle de mes aides-de-camp, il ne partit pas un seul coup de fusil. Comme on ne faisait pas feu de notre côté, il fut facile aux troupes de s'approcher et de se mêler aux nôtres ; et comme on me dit qu'elles prétendaient nous désarmer, je répondis qu'on les désarmât elles-mêmes. Cependant les intentions de mes compagnons étaient si peu hostiles que je ne parvins à faire désarmer dans la foule que quelques officiers et soldats réguliers.

Il n'en allait pas ainsi à notre droite. Les *picciotti*, attaqués par la troupe régulière, répondirent en faisant feu sur toute la ligne, et quoique les clairons sonnassent la cessation du feu, là il y eut une forte fusillade, qui ne dura pourtant pas plus d'un quart-d'heure.

Mes blessures furent cause qu'on se déconcerta un peu sur notre ligne. Nos soldats, ne me voyant pas, commencèrent à se retirer dans les bois, de manière que, peu à peu, la foule qui m'entourait se dissipa, et que les plus fidèles restèrent seul.

A ce moment j'appris que mon état-major et le colonel Pallavicini, qui commandait la troupe régulière, traitaient aux conditions suivantes :

1° Que j'étais libre, avec mon état-major, de me retirer où il me plaisait (je répondis : A bord d'un navire anglais) ;

2° Que, une fois arrivé au bord de la mer, le reste de mes compagnons aurait été mis en liberté.

Le colonel Pallavicini s'est conduit en chef valeureux et intelligent dans tous ses mouvements militaires, et il n'a pas manqué ni d'égards, ni de courtoisie envers moi et envers mon monde. Il manifesta sa douleur de devoir verser du sang italien, mais il avait reçu des ordres péremptaires, et il dut obéir. Mes dispositions avaient été purement défensives, et j'avais espéré pouvoir éviter un conflit, eu égard à la très forte position que j'occupais, et dans l'espoir que les troupes régulières avaient des ordres moins sanguinaires. Si je n'avais pas été blessé dès le principe, et si mon monde, en toute circonstance, n'avait pas reçu l'ordre d'éviter n'importe quelle collision avec les troupes régulières, la lutte entre hommes de la même famille aurait pu devenir terrible.

Cependant, mieux vaut ainsi. Quel que soit le résultat de mes blessures, quel que soit le sort que me prépare le gouvernement, j'ai la conscience d'avoir fait mon devoir, et le sacrifice de ma vie est bien peu de chose, si elle a pu contribuer à sauver celle de bon nombre de nos concitoyens.

Dans l'entreprise risquée où moi et mes compagnons nous nous étions jetés tête baissée, je n'espérais rien de bon du gouvernement de Ratazzi. Mais pourquoi ne devais-je pas espérer moins de rigueur de la part du roi, n'ayant altéré en rien l'ancien programme, et décidé à ne l'altérer à aucun prix ? Ce qui m'afflige le plus, c'est cette fatale défiance, qui ne contribue pas peu à laisser inachevée l'unité nationale.

Quoi qu'il en soit, cette fois encore je me présente à l'Italie le front haut, sûr d'avoir fait mon devoir. Cette fois encore, ma vie indifférente et celle plus précieuse de tant de généreux jeunes gens ont été offertes en holocauste à la plus sainte des causes, pure de tout vil intérêt individuel.

G. GARIBALDI. »

En rectification d'une statistique erronée des forces italiennes donnée par la *Correspondance franco-italienne*, l'*Italia militare* de Turin publie les renseignements suivants :

L'armée italienne est composée de 80 régiments d'infanterie de ligne, de 42 bataillons de bersagliers, 17 régiments de cavalerie, 9 d'artillerie, 5 du train, 2 de sapeurs, et 14 légions de carabiniers royaux.

La force numérique de ces diverses armes est la suivante :

Infanterie de ligne et grenadiers	216,000
Bersagliers	24,000
Génie	7,000
Artillerie	31,000
Carabiniers	17,000
Cavalerie	19,000
Train	9,200
Total	523,200

Dans ces effectifs ne sont pas compris les dépôts et les réserves.

